

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## D'Hubert Aquin

*Hubert Aquin, dix ans après*, numéro spécial de la Revue de l'Université d'Ottawa, vol. LVII, no 2 (avril-juin 1987)

Anne Elaine Cliche

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cliche, A. E. (1987). Compte rendu de [D'Hubert Aquin / *Hubert Aquin, dix ans après*, numéro spécial de la Revue de l'Université d'Ottawa, vol. LVII, no 2 (avril-juin 1987)]. *Lettres québécoises*, (48), 60–61.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

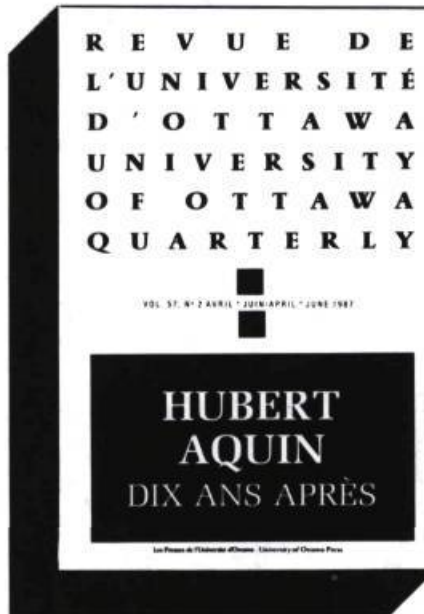
<https://www.erudit.org/fr/>

# D'Hubert Aquin

**Hubert Aquin dix ans après,** numéro spécial de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. LVII, n° 2 (avril-juin 1987).

Dix ans après. Question de temps au regard d'une oeuvre qui a trouvé son ultime signature dans un geste résonnant aujourd'hui comme effet d'écriture. 1977-1987, le temps de relire l'oeuvre du lieu même de cet effet, de ce qui, du Nom, supporte sa disparition, pour y reconnaître la collusion d'un corps avec cette vérité essentielle qui est qu'il n'y a d'écrivain que mort. Dix ans, donc, pour que se joue le «temps pour comprendre» qui n'est pas la durée d'apprentissage mais cet instant d'exception sans cesse à rappeler où la lecture accède à cette négativité de l'expérience du néant qui, du lieu de l'oeuvre, fait retour comme coefficient de jouissance. Don d'éternité qui produit des «retombées» dans la culture, retombées au sens où Severo Sarduy l'entendait à l'ouverture de son livre *Barroco* (Paris, Seuil, 1975) comme «conséquence d'une chose qui n'est pas encore produite, ressemblance avec quelque chose qui pour le moment n'existe pas». C'est bien de cela qu'il s'agit puisque l'oeuvre d'Aquin est l'effet d'une écriture en acte, l'actualisation infinie et toujours première d'une fiction en proie à son propre procès de fictionnalisation. Baroquisme s'il en est qui implique le vecteur de sa propre lecture.

Ce lecteur aquinien, comment peut-il en venir à se prendre pour réel? C'est à cette question que répond le dernier numéro de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, sous la direction de Robert Richard, en rappelant qu'Hubert Aquin aurait bien pu signer la phrase ironique de Joyce: «Ce que j'écris ne cessera pas de donner du travail aux universitaires». C'est ce «travail» qui est manifeste dans chacune des lectures du numéro, travail qui se signifie par la torsion à laquelle se prête le discours universitaire pour faire



place au dispositif aquinien qui inclut toujours sa néantisation anamorphotique. C'est ce que met en évidence Robert Richard dans son article remarquable qui ouvre la série sur le circuit pulsionnel des romans d'Aquin. Décrivant le système fictionnel des oeuvres dans lequel la voix et le regard, comme objets (irreprésentables) de délire (selon la psychanalyse lacanienne) et supports de la narration, produisent une «subjectivité objective» (sujet du texte), il révèle que le facteur fictionnel provient d'une «re-narrativisation qui, s'infinissant, accède à ce que Richard désigne comme «auto-narrativisation du récit occidental» (p. 19). La lecture de Richard se place d'emblée au champ de cet «inscriptible» qui creuse les romans d'Aquin, pour y reconnaître le lieu d'engendrement, la cause de la narration en tant qu'elle advient au texte. Lecture nouvelle qui tente de problématiser l'insaisissable même de cette écriture par laquelle «le roman sera et ne sera que ce qu'il n'est pas» (p. 27).

Patrick Imbert signe le second article, faisant des essais de *Point de fuite* le moment de saisie d'une logique du paradoxe par laquelle le sujet de l'écriture devient le sujet d'une éthique de

l'«exotopie», de l'entre-deux où l'opposition dualiste des paradigmes moi/autre, origine/fin, fond/forme, être/néant est rendue inopérante. Imbert fait du texte aquinien l'occasion d'une «traversée des paradigmes» posant entre les lignes la question même du discours universitaire et de son échappée. C'est bien sur la nécessité d'une «autre» critique que débouche la réflexion d'Imbert, critique qui se doit d'être «dissidente» et qui pourrait trouver sa forme dans un «parallélisme fictionnel» permettant de «mesurer les déplacements grâce à d'autres déplacements» (p. 36).

Rosmarin Heidenreich privilégie elle aussi la problématique de la lecture en cernant la stratégie de «brouillage» entre réalité fictionnelle et récit d'espionnage dans *Prochain épisode*. Stratégie par laquelle le lecteur lui-même est appelé à participer au «principe of permanent revolution» [...] represented as the governing principle of human thought and experience» (p. 53).

Amaryll Chanady signale deux tendances postmodernes chez Aquin: celle de la «lucidité» (conscience manifeste de l'acte d'écriture) et celle de l'«opacité poétique» (spécularité, dédoublement). Lecture donc qui, elle aussi, vise à révéler que l'oeuvre réussit à «opérer des changements de perception et d'articulation littéraires chez un grand nombre de lecteurs» (p. 67).

La réflexion de Marie-Odile Liu pourrait se définir comme le «symptôme» qui fait apparaître l'impensé de presque tous les textes critiques concernant Aquin, à savoir la question du Mal et sa logique catholique. Lorsque Liu parle d'un «baroque honteux» ou d'un «baroque à vide» au sujet de *L'Antiphonaire*, c'est précisément ce rapport au texte biblique, au sacré et à la mort qui demeure non questionné au profit de ce qu'elle appelle une esthétique «serei-



nement baroque». Il semble que ce qui demeure irrecevable c'est l'efficace de cette théo-logique qui a fait dire à Aquin que «le temps est une vierge enceinte», livrant là le signifiant des intrications temporelles qui fondent son oeuvre.

Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, en choisissant la rhétorique filmique de *Neige noire* comme lieu d'analyse du statut paradoxal du texte, met en lumière une stratégie du simulacre visant à produire un sujet «fractal», non représentable.

Tous ces textes font clairement état d'une prise en charge de cet impossible du texte aquinien par un discours universitaire qui, sans perdre réellement ses assises, accepte d'en considérer les limites et les lieux de vacillement. La revue se clôt sur les projets et bilans de l'EDAQ qui s'occupe de la mise au point matérielle des oeuvres complètes de l'écrivain.

Ce numéro dirigé par Robert Richard dégage finalement un paradigme fondamental qui est celui du sujet de l'écriture. C'est dire que l'apport de la psychanalyse sur la scène universitaire<sup>1</sup> semble ouvrir la voie à des approches textuelles de plus en plus enrichissantes.

Anne Elaine Cliche

#### Note

1. Robert Richard a aussi fondé en 1985 une Société de recherches et d'interventions en littérature et psychanalyse sous le nom de *L'Instant freudien* qui poursuit toujours ses activités à Ottawa.

# ROMAN DE LA TERRE ET DU TERRITOIRE



**Le Roman du territoire** de Bernard Proulx, Montréal, Les Cahiers du Département d'études littéraires, n° 8, Université du Québec à Montréal, 1987, 327 p., 12\$.

Voici donc à nouveau une ambitieuse synthèse, grande machine explicative programmée pour traiter à fond dans sa totalité statistique et temporelle le cas du genre le plus caractérisé et sans doute le mieux circonscrit de notre histoire littéraire, celui du roman de la terre. L'incidence est ici non pas formelle ni esthétique, mais socio-historique, comme l'indiquait à l'origine le titre de ce qui était d'abord une thèse universitaire. Il ne s'agit de rien de moins que de renouveler de fond en comble l'interprétation idéologique essentielle, en rectifiant avec rigueur la doctrine agriculturiste des historiens qui semble avoir jusqu'à présent trop étroitement été invoquée pour expliquer la signification et l'évolution d'un phénomène durable, né au lendemain de la rébellion de 1837-1838 et qui a fini par être à peu près centenaire. Dans le dynamisme multiple et, en apparence, disparate d'une centaine d'oeuvres ou d'auteurs, depuis Patrice Lacombe, P.-J.-O. Chauveau et Antoine Gérin-Lajoie, jusqu'à Félix-Antoine Savard et Ringuet, par les relais positifs ou négatifs des Damase Potvin, Louis Hémon, Albert Laberge et autres Claude-Henri Grignon, tout tourne en somme

autour de la possession et de l'expansion du territoire, d'où le titre accompli de l'ouvrage.

L'analyse proprement littéraire dépasse à peine la limite du résumé anecdotique d'une oeuvre, réduite ainsi au strict nécessaire pour la démonstration d'idée, qui cherche donc à définir le message davantage par l'examen des entours politiques, sociaux ou journalistiques d'un roman que par celui de sa substance. Aussi, non seulement met-on à contribution des titres qui débordent le cadre paysan — *Robert Lozé* — ou se situent expressément en dehors — *Emparons-nous de l'industrie* —, mais Olivier Asselin prend autant de relief ici qu'Ernest Choquette ou Rodolphe Girard. Or la démarche est assurément légitime et résulte, au bout du compte, en un apport convaincant de conclusions neuves qui ne peuvent qu'éclairer notre compréhension.

Je ne conteste en rien la thèse ici développée. Bien au contraire. En me situant cependant à bon droit dans une perspective de littérature, je lui reprocherai seulement l'exclusion du corpus (trop insistante, au commencement et à la fin du livre, et non suffisamment justifiée) des récits de Germaine Guèvremont. Dans l'optique du roman de la terre, du terroir ou du territoire, cela laisse l'étude bancale et, quoi qu'on prétende, incomplète.

Et, dans un autre ordre, je m'en prendrai à l'apparat critique qui, par excès de laconisme, oblige le lecteur à trop de devinettes sur les titres ou les éditions des textes eux-mêmes et sur les études appelées en référence. Trop de détails, au demeurant (fautes, coquilles, incohérences diverses: dans le système des appels de notes, par exemple, qui change à partir du chapitre 14), ont été, pour ainsi dire, laissés à l'abandon. On attendrait bien mieux d'un ouvrage, malgré tout intéressant et solide, dans une collection savante. □

Réjean Robidoux